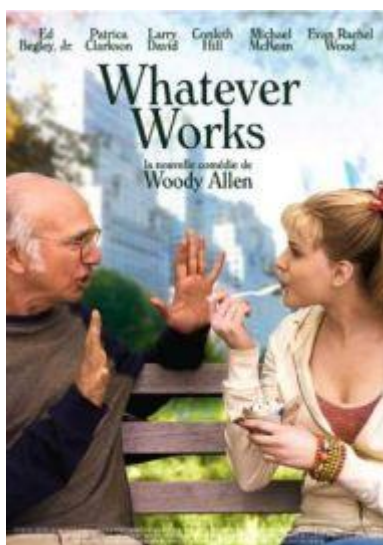


## Des films

Benoît Baudinat, Aurélie Mazzeo

26 août 2009

### Whatever Works (Woody Allen)



" Un film par an. " Après une escapade hispanique avec *Vicky Christina Barcelona* (2008) qui fait encore parler de lui, [Woody Allen](#) signe son retour à la ville-clé de sa filmographie : New York. Boris Yellnikoff, vieux physicien ne méconnaissant pas son génie, mène une vie solitaire et névrotique. Trop brillant pour la société, trop bavard pour accepter la déréliction, il rumine ses théories sur l'humanité entre son loft négligé et son bistrot au cœur de Manhattan. C'était sans compter la rencontre avec une petite blonde écervelée qui va jeter un pavé dans son marigot à lui.

Du point de vue de la trame, rien que le schéma comique classique, la tempête entre deux caractères opposés. Rebondissements faciles, blagues un peu convenues, personnage principal familier de nombreux héros du réalisateur : on pourrait croire qu'avec *Whatever Works*, Woody Allen se repose sur ses lauriers. Il s'agit pourtant d'un film plein de concessions, et volontairement schématique.

Il faut s'étonner de voir que Boris Yellnikoff, type de personnage qu'Allen avait pris l'habitude de camper lui-même (*Manhattan*, *Harry dans tous ses états*), est cette fois incarné par un autre acteur, Larry David. Woody Allen se sent-il trop vieux ? Trop las ? Ou peut-être a-t-il envie de passer symboliquement le flambeau ? Personne ne sait vraiment mais les similitudes, tant physiques que morales, entre le réalisateur et le nouveau venu ne sont pas anodines.

Les obsessions du réalisateur n'en sont que plus prégnantes. Allen n'est plus protégé par la confortable autodérision qui à l'écran a toujours fait de lui un type sympathique. *Whatever Works* lève un peu plus le voile sur sa fascination pour le surhomme. La chaleur de l'Espagne

lui avait permis, dans son précédent film, de mettre en scène un homme mi-philosophe grec, mi-éphèbe italien, sorte de Allen body buildé dont la psychanalyse aurait été une réussite. Mais le retour à la froideur citadine de New York remet les choses à leur place : dans la ville de Boris, et surtout du réalisateur, les génies sont chétifs, laids, bigleux et rongés par la névrose.

*Whatever Works* offre surtout au cinéaste l'avantage du terrain. New York, "ville ouverte", est à la mesure des paradoxes du bonhomme. Allen ne filme pas pour ainsi dire l'envers du décor. Il ne pose pas sa caméra sur le bitume délabré de Harlem. Mais il n'évite pas pour autant de capter une misère humaine crue, toujours cynique et en contrepoint avec la chaude lumière des quartiers riches. Ici, un restaurant à l'intérieur bohème mais chic invite au dialogue savant tandis que là, le bar sombre du coin de la rue va catalyser les monologues éthyliques. Comme souvent chez Allen, la mégalopole est un personnage à part entière. Elle permet le choc des cultures et des générations ; tout en elle porte l'épanouissement du délirant théâtre de la vie. Ses fenêtres sont des points d'observation - ou des invitations au suicide -, ses galeries d'art des assemblées burlesques. Les génies sur le retour y vivent dans des appartements spacieux mais mal éclairés, et les jeunes adonis se retrouvent dans des péniches devenues garçonnières. On s'y déplace à pied, le soir à la lueur des lampadaires, promenades nocturnes pour coeurs ensommeillés ou éveillés, et le jour vers les boutiques toujours ouvertes pour se ravitailler et ressasser intérieurement ses complexes.

Ce Manhattan grouillant et ronronnant - voir les scènes colorées au marché chinois - noie l'individu dans la masse. Il détermine une ligne de conduite commune, qui fait de quiconque s'en écarte un rebelle. Mais la comédie, et surtout la comédie à la Woody Allen, offre toujours une solution positive à la sclérose. Si chacun accepte de faire face à ses désirs, quitte à s'écarter des sentiers battus, il devient possible de renouveler les codes. Et le moteur du changement, c'est l'amour.

En cela, *Whatever Works* condense le message de l'oeuvre cinématographique de Woody Allen, le reformule en mots simples, en topoi. " Les clichés sont parfois la meilleure façon d'exprimer ce que l'on ressent ", assure Boris. Le réalisateur tend une dernière fois la main à son public. Il effile son cinéma jusqu'à atteindre l'essentiel, avant de se laisser porter par la fin d'une carrière. Il faut aimer, aimer, aimer. Le tout c'est que ça marche.

Compte-rendu : Aurélie Mazzeo & Benoit Baudinat